

Chapitre 1

La maison abandonnée s'ouvre

Imaginez une région verdoyante où les collines succèdent aux vallons, où les clairières interrompent les forêts de chênes, où la route nationale comme la nervure principale d'une feuille de tilleul, propose des tas de ramifications allant de la route secondaire, au chemin, pour se terminer par un sentier. C'est en suivant l'une de ces ramifications, que l'on parvient au village. Autour de l'église antique se pressent quelques maisons au toit d'ardoises grises, ainsi que des brebis autour du berger. Sur la place principale, que domine un énorme tilleul planté au moment de la Révolution, se tient la Mairie dont la façade porte un drapeau à moitié déchiré sur sa hampe. Subsistent encore un café, une épicerie, une agence postale que les pouvoirs publics ont dû oublier de fermer et trois ou quatre magasins dont un d'antiquités. À travers les vitres du bar embrumées de fumée, deux ou trois clients, juchés sur des tabourets, confient quotidiennement leur peine au patron qui les écoute en essuyant les verres avec un torchon immaculé. Le café est l'âme du village, un lieu public où il fait bon se réfugier pour chasser le vague à l'âme, un lieu où il se trouve toujours une oreille disposée à recueillir les propos, un

refuge en quelque sorte pour les solitaires, ou ceux qui retardent le retour chez eux pour ne pas affronter leurs problèmes familiaux. L'épicerie, qui fait aussi dépôt de pain, est fréquentée par les femmes qui y trouvent le strict nécessaire quand elles n'ont pas eu le temps de se rendre au supermarché de la ville voisine. Autrefois, les enfants de l'école animaient le bourg aux heures d'entrée et de sortie de classe, mais, depuis des décennies le bâtiment, tombé à l'abandon, menace d'être détruit pour agrandir le parking sur la place principale où les cars de ramassage se manifestent le matin et le soir pour emmener les enfants au bourg le plus proche.

Mais le village, qui vit à son rythme, n'a pas encore dit son dernier mot car à la périphérie, de nouvelles demeures se sont ajoutées aux anciennes. Quelques citadins, séduits par la sérénité des lieux, ont décidé de s'y installer. Ils partent le matin à la ville voisine distante d'une quarantaine de kilomètres. Ils préfèrent rouler sur une route libre de circulation plutôt que de se trouver dans des bouchons interminables qui leur font perdre des heures d'attente au volant pour se rendre au boulot dans un air pollué par les tuyaux d'échappement. Ici, ils respirent un air pur et se sentent en liberté au sein d'une nature restée intacte, où les encombrements aux heures de pointe sur les routes ne sont qu'un mauvais souvenir.

En sortant du village, les maisons se raréfient en s'espacant. La route principale poursuit son chemin et, à une bifurcation que domine une croix de pierre, une voie secondaire, beaucoup moins large, s'enfonce dans la forêt. Le détour en vaut la peine car bientôt, les bois s'entrouvrent pour laisser place à un espace vert au-delà duquel miroitent les eaux d'un petit étang. Alors le spectacle est féérique, l'étonnement total.

Tout d'abord, la maison ne se laisse deviner que par son reflet sur le miroir de l'étang, reflet qui change selon la météo. La demeure, de style ancien, se blottit sous les frondaisons de chênes majestueux. Les feuillages roux resplendissants au soleil, et qui surplombent la maison, font l'effet d'une immense chevelure qui cache la toiture en retombant sur les côtés. Vue sous cet angle, les yeux à demi fermés, la demeure prend le visage humain d'une belle aux paupières baissées qui attend le printemps pour s'éveiller. La façade principale, avenante, présente une porte centrale monumentale à laquelle on accède par deux escaliers en forme de demi-cercle bordés par des rampes de pierre. Au pied de chacun, deux statues de cerfs se font face en dressant fièrement leurs bois vers le ciel. Au rez-de-chaussée, six fenêtres très hautes, aux volets clos, encadrent la porte d'entrée, trois d'un côté, trois de l'autre, surmontées de six autres identiques au premier étage. Une rangée de briques, autrefois rouges mais décolorées par les intempéries, soulignent les ouvertures. Sur le toit, deux chiens assis ajoutent un cachet ancien à cette imposante bâtisse.

On imagine, sans peine, les occupants du siècle dernier qui donnaient là de somptueuses fêtes. Sous les lustres de la pièce principale, les dames en robes d'apparat minaudaient derrière leur éventail dans l'attente d'un cavalier pour une danse. Le murmure du vent dans les arbres aurait-il gardé en mémoire quelques airs des valse viennoises qui emportaient les couples enlacés sur le parquet ciré ? Mais au fur et à mesure de l'approche, le rêve s'évanouit et l'imaginaire s'efface pour laisser place à la réalité. Les années ont décrépi les façades, le temps n'a pas épargné les volets en bois massif en les recouvrant de fines moisissures verdâtres qui s'incrument en occultant leur couleur que l'on devine par endroit. Le lierre, qui pousse librement, a conquis sans

peine les marches des escaliers en déployant ses verts tentacules. Il s'accroche aux pierres vigoureusement et règne en maître sur la demeure abandonnée. À quelques pas de la route départementale, on n'imagine mal ce lieu privilégié déserté par l'homme.

Non loin, une maison d'apparence modeste, mais de construction récente, s'affiche dans le paysage, entourée d'un potager et d'un jardin de fleurs où les dahlias s'épanouissent. La présence de deux véhicules dans la cour et les volets ouverts montrent que les habitants sont déjà sur pied à cette heure matinale.

Ce matin-là, le roulement d'un camion sur la route réveille Christelle. C'est un bruit inhabituel car aucune voiture ne s'aventure dans l'impasse de la maison de l'étang depuis longtemps inoccupée. La curiosité l'emporte sur le plaisir de prolonger la grasse matinée en ce lundi matin.

Intriguée, elle enfle sa robe de chambre de soie rose, cherche ses mules sous le lit et referme doucement la porte de la chambre afin de ne pas réveiller Manu qui dort à poings fermés. Elle descend prudemment l'escalier qui conduit au rez-de-chaussée où se trouve la cuisine. Immobile, derrière les rideaux transparents de la fenêtre qui se trouve au-dessus de l'évier, elle tend le cou et aperçoit quatre hommes, en combinaison de travail qui descendent du véhicule. Ils déchargent le matériel du camion dont une tondeuse autoportée et divers outils. Ils ne tardent pas à se mettre au travail et bientôt le ronronnement de la tondeuse trouble le silence de ce coin de nature privilégié. Il s'agit de mettre de l'ordre dans la pelouse où les herbes folles ont proliféré en toute liberté. L'un deux, armé d'un sécateur, coupe, sur les marches de l'escalier et au pied des murs, la lierre livré sans défense à l'assaillant. Les autres, qui ont

pénétré à l'intérieur, ouvrent les volets qui claquent pour laisser entrer la lumière après des années de fermeture.

Manu, que l'absence de Christelle a réveillé, descend à son tour pour prendre son petit-déjeuner. En pyjama d'un bleu uni, il passe la main dans ses cheveux bruns abondants, légèrement bouclés, ébouriffés par une nuit de sommeil. Ses yeux noirs se ferment quand il baille bruyamment comme s'il n'avait pas suffisamment dormi. C'est un bel homme à l'âge de la maturité, grand, large d'épaules, sportif. Une fossette se creuse sur sa joue droite quand il sourit en entendant la voix de Christelle qui a deviné son approche :

– Tiens ! Viens voir, il se passe quelque chose chez le voisin.

En effet, depuis la cuisine qui se tient à l'arrière de la maison, elle peut apercevoir, au loin, une partie de la façade de l'habitation voisine et de la porte d'entrée.

Peux-tu me passer les jumelles, s'il te plaît, demande-t-elle en tendant la main, sans quitter son poste d'observation.

– Où sont-elles ?

– Tu sais bien, dans le dernier tiroir du semainier.

– Qui veux-tu espionner ? dit-il en lui apportant les jumelles demandées. Le propriétaire serait-il revenu ?

– Dans ce cas, nous allons perdre notre tranquillité. Il pouvait rester où il était celui-là, répond Christelle en réglant la mise au point.

Dans ses mules, elle se dresse sur la pointe des pieds. Son visage n'arrive qu'au premier carreau de la petite fenêtre. Christelle n'est pas très grande avec un mètre soixante qui l'oblige à porter de hauts talons lorsqu'elle sort. Au saut du lit, ses cheveux châtain, généralement coiffés en chignon,

se déroulent harmonieusement en boucles sur ses épaules frêles. De temps en temps, elle se frotte les yeux couleur noisette, embués de sommeil pour mieux voir.

– Tu n’as pas l’air de le porter dans ton cœur. D’abord le connais-tu ?

– Oui, j’ai eu l’occasion de le rencontrer autrefois, avant son départ pour la Côte d’Ivoire où il possède des plantations de café. Son attitude m’a fait sentir que nous n’appartenions pas au même monde. Il vaudrait mieux l’éviter, en tout cas, c’est ce que je ferai.

– Peut-être que tu t’es fait des idées, ce ne serait pas la première fois ma chérie. Ne sommes-nous pas tous égaux ?

– Si, mais les gens d’en haut savent faire la différence si nous n’en voyons pas. On ne mélange pas les torchons et les serviettes, comme ils le disent. Sous leurs airs bon enfant, ils méprisent le petit peuple.

– Eh ! Bien, nous l’ignorons et voilà tout, ce n’est pas lui qui va nous empêcher de vivre. À présent, que vois-tu ?

– Attends un peu, ne sois pas si pressé. D’après les ouvriers qui sont à l’ouvrage, il semblerait que la maison va être remise en état, pour être habitée de nouveau, mais par qui ? Le propriétaire qui n’a pas donné signe de vie depuis plus de vingt ans, serait-il de retour ? Alors quelle poisse !

– Nous ferons comme s’il n’était pas là.

– Autrefois, mes grands-parents ont cultivé ses terres.

– C’était il y a bien longtemps, c’est du passé.

– Oui, mais, vis-à-vis de lui, je garde toujours en moi un sentiment d’infériorité lié à mes ancêtres. Les parents de Max Grondin, car il s’appelle Max, avaient acheté par l’intermédiaire de leur notaire, des plantations de café en Côte

d'Ivoire et, naturellement quand Marc eut vingt ans, il partit là-bas pour s'en occuper lui-même. Ses parents décédèrent une dizaine d'années plus tard et il revint pour les obsèques. C'est à ce moment-là que je l'ai rencontré. Il a passé six mois en France et alors que tout le monde pensait qu'il resterait ici, il est parti brusquement pour ne plus jamais revenir.

– Quel âge peut-il avoir ?

– La soixantaine environ, je ne sais plus, mais assez parlé de lui à présent.

– Mais qu'est-ce qui se passe ? dit une voix féminine derrière eux.

Marie-Ange, leur fille, vient d'entrer à son tour dans la cuisine, réveillée par les voix de ses parents. Elle s'approche en mettant les mains sur leurs épaules et se tord le cou pour regarder ce qui les intéresse autant.

– Vous avez l'air bien occupés à espionner tous les deux, dit-elle en riant.

Marie-Ange, vingt-cinq ans, est revenue vivre chez ses parents après un mariage malheureux. Elle avait épousé un médecin généraliste tombé fou amoureux d'elle après son installation au village. Ce Parisien, issu d'une famille bourgeoise avait rencontré Marie-Ange et succombé aux charmes de la jeune et jolie fille. En effet, Marie-Ange, blonde aux cheveux naturellement frisés, aux yeux bleus, au teint clair ressemble à une poupée de porcelaine plus précisément à une poupée Barbie avec ses jambes longues et sa taille mince. Ses études s'étaient arrêtées au baccalauréat et elle tenait une boutique d'objets anciens que des particuliers mettaient en dépôt-vente. Elle aimait ce travail qui lui permettait de remonter le temps à la recherche de l'origine

des produits. Elle en savait un bout à leur sujet et ses connaissances en la matière intéressaient beaucoup les visiteurs.

Marie-Ange sensible aux attentions de son soupirant n'écoutait pas les avertissements de sa mère :

À vingt ans passés, elle n'en fit qu'à sa tête et le mariage eut lieu en tout intimité. Jacques connaissait l'opinion de ses parents qui avaient projeté de l'unir à une riche cousine afin de ne pas partager la fortune familiale avec une inconnue d'origine modeste. Face à l'entêtement de leur fils, les parents, furieux, avaient décidé de ne pas assister au mariage qu'ils désapprouvaient. Ils étaient partis pour un voyage aux États-Unis, où la mort d'un lointain cousin les avait appelés au dernier moment. Marie-Ange toute à sa joie, n'avait pas remarqué tout d'abord, qu'il s'agissait d'un mensonge. Jacques avait choisi une cérémonie sobre, dans la plus stricte intimité, sans la robe de mariée dont elle rêvait. Il avait prétexté sa tristesse en l'absence de sa famille. Plus avertie, elle aurait compris qu'il ne tenait pas à mettre ses connaissances parisiennes au courant de cette mésalliance, pourtant, c'était lui qui tenait surtout à cette union. Elle n'eut pas le courage de lui montrer sa déception

– Tu sais, ma fille, que tu n'es pas du même monde, il te le fera sentir tôt ou tard. À ta place je renoncerais à cette union qui ne peut t'apporter que des désagréments.

Elle s'était résignée à dire « oui » à la mairie en présence de ses parents et des témoins, dans un petit tailleur bleu clair qui mettait ses formes en valeur. Il n'y eut pas de mariage à l'église, Jacques étant athée. Un contrat en bonne et due forme, spécifiait que les biens des époux ne seraient, en aucun cas, mis en commun.

Le moment d'euphorie passé, elle se rendit compte qu'elle n'était pas heureuse, Jacques, de plus en plus distant, rentrait tard le soir et s'attardait longuement chez les patients qu'il visitait à domicile. Après avoir réchauffé le repas, un nombre incalculable de fois, elle regardait la télé devant la cheminée en fumant une cigarette pour stopper son énervement. Elle espérait que ce repas serait l'occasion d'un tête-à-tête et de retrouvailles après une longue journée passée l'un sans l'autre, chacun vaquant à ses occupations, mais en revenant, c'est à peine s'il lui disait bonjour, et, sans toucher au repas qui l'attendait, il montait se coucher sans dire un mot. Alors qu'ils avaient tout pour être heureux, le bonheur semblait vouloir désertier leur foyer. Ils ne faisaient jamais aucun projet ensemble. Jacques s'était inscrit à un club de golf et passait ses heures de loisir avec ses copains tandis que Marie-Ange se promenait dans les bois pour se changer les idées. Côté finances, ils partageaient à égalité les dépenses pour les courses et l'entretien de la maison. Jacques, très près de l'argent, ne manquait jamais l'occasion de lui faire sentir qu'elle avait la chance de vivre sous son toit sans avoir de loyer à déboursier. En faisant le bilan de cinq années écoulées, Marie-Ange devait se rendre à l'évidence, cette union était un échec. Ses parents se doutaient du drame qui se jouait au foyer de leur fille, mais ne se hasardaient pas à aborder le sujet, ils attendaient ses confidences qui ne tardèrent pas à venir.

– Rien ne va plus dans mon ménage, leur avoua-t-elle un jour, je crois que je vais quitter Jacques quelque temps pour faire le point.

– Tout n'est pas toujours rose dans la vie d'un couple, il y a des hauts et des bas, avait renchéri sa mère, il faut être patient.

Ce à quoi Marie-Ange avait répliqué :

– C'est facile à dire quand on voit les choses de l'extérieur ! Jacques ne me parle pas durant les deux tiers de l'année. Dès qu'un problème se présente, il se ferme comme une huître sans me donner d'explications, tu trouves cela normal ?

– En effet, je ne pourrais pas le supporter.

– Alors dans ces cas-là, il m'ignore totalement et nous nous croisons sans rien nous dire dans la maison. Est-ce que tu tolérerais cela ?

– Je ne voyais pas la situation sous cet angle, as-tu essayé de résoudre le problème ?

– Mais il ne veut pas me parler, je m'adresse à un mur, il veut que je m'en aille, c'est clair.

– Tu peux compter sur nous et si tu veux revenir à la maison pour t'éloigner de lui et faire le point, nous sommes d'accord, tu reprendras ta chambre de jeune fille.

C'est ainsi que depuis plusieurs mois, Marie-Ange reprend goût à l'existence loin de celui qui la faisait souffrir. Il n'est pas venu la chercher pour reprendre la vie commune, cette séparation l'arrange probablement et Marie-Ange comprend qu'elle n'a rien à espérer et qu'elle doit tirer un trait définitif sur leur union. Les hommes font souvent preuve de lâcheté dans ces moments cruciaux et attendent que leur épouse fasse le premier pas, c'est bien connu.